

« **D**ans quelques minutes, nous aurons atteint notre altitude de croisière maximale. Nous allons vous proposer une sélection de boissons ainsi qu'un menu gastronomique. »

Je me laisse aller contre le dossier de mon siège, détendue, et ferme les yeux avec satisfaction. Dans deux heures, nous atterrirons en Turquie et je serai enfin en vacances. Je ne peux même pas dire à quel point j'aspire à ces quelques jours de repos. Paresser près de la piscine, m'asseoir chaque jour à une jolie table, déguster des mets délicieux et vivre sans contraintes. J'en ai tellement besoin !

L'appareil met lentement le cap sur les vacances. Je regarde par le hublot et cligne avec délectation des yeux, éblouie par le soleil. Nous survolons une mer de nuages. Je laisse derrière moi l'Allemagne et la monotonie de mon quotidien.

De la main droite, je caresse la joue de ma fille Angelina. Elle est assise à côté de moi près du hublot et regarde fixement le fuselage de l'avion. Même mes

caresses ne parviennent pas à la sortir de ses pensées. Que peut-elle bien avoir en tête ? Je lui ai expliqué que nous prenions l'avion et que nous allions bientôt voir la mer. Mais elle n'a pas vraiment compris.

Dans la rangée devant moi, Rainer, mon compagnon, et mon fils Julian, âgé de quatorze ans, sont assis côte à côte. Ils complètent ensemble une grille de mots croisés dont ils n'ont pas trouvé toutes les solutions. « Comment appelle-t-on une jeune fille noble au Moyen Âge ? » En dix lettres. Damosielle. « Comment appelle-t-on une femme vénérée par l'Église ? » En six lettres. Une sainte.

J'aime les écouter. Ils s'entendent à merveille. Tout va donc pour le mieux. Enfin... Je peux profiter de cette ambiance paisible, me laisser aller et rêver : au clapotement d'une mer tiède, au bruissement des palmiers et à une brise estivale caressant ma peau.

Rainer glisse sa main entre deux sièges et la pose sur mon bras, me tirant de ma rêverie. Il s'est redressé et me regarde par-dessus le dossier.

— Ma chérie, dit-il en souriant. Ne t'endors pas. Sinon, tu vas rater le délicieux menu gastronomique !

— Ah non, pas question ! dis-je en secouant la tête.

Amusée, je lui applique une pichenette sur le nez.

— Tu sais quoi, chéri ? Ce soir, nous serons installés sur la terrasse de l'hôtel et nous en profiterons au maximum. J'imagine tout ça à la perfection. Nous dégusterons un superbe repas, bercés par le bruit des vagues. Je prendrai du poisson et une salade, accompagnés d'un vin blanc sec. En dessert, je choisirai des fruits frais. Tu sais, j'adore ce genre de dîners décontractés. J'en rêve depuis des semaines !

— Moi le premier. C'est notre premier voyage ensemble, remarque doucement Rainer d'une voix pleine de tendresse. Je suis si heureux que l'on soit tous ensemble, comme une vraie famille.

— Que désirez-vous boire ? nous interrompt l'hôtesse, debout près de moi, arborant un sourire impérieux.

— Je prendrai deux bouteilles d'eau, une pour moi et une pour ma fille !

— Pardon, je n'ai pas compris. Que voulez-vous ?  
Je répète, très irritée :

— De l'eau, s'il vous plaît.

— Mais... on ne comprend rien à ce que tu dis ! s'exclame Rainer, qui relève un peu la tête et me regarde d'un air surpris.

— On ne comprend pas ce que je dis ?

Je suis très énervée et je demande de l'eau pour la troisième fois.

— Oui, plate, sans bulles. Et des noix.

— Kerstin !

Rainer se lève subitement de son siège et enjambe Julian pour gagner l'allée.

— Kerstin !

Il prononce mon nom plusieurs fois d'affilée.

Pourquoi crie-t-il ainsi ? Que se passe-t-il ?

C'est terrible, j'ai soudain très mal au bras gauche. Qu'y a-t-il ? Je n'ai jamais ressenti cela. L'eau ! Je l'attrape. Mais, flûte, la bouteille m'échappe des mains. J'ai la nausée. Je perds conscience.

\*

— Reste bien calme. Nous serons bientôt de retour en Allemagne. Une ambulance nous attendra à l'aéroport.

Rainer pose un baiser léger sur mon front et me caresse tendrement le bras.

— Tout va bien, ma chérie. Ne t'inquiète pas !

— Où suis-je ? Comment ça... en Allemagne ? dis-je tout bas en regardant autour de moi avec irritation.

Je suis allongée sur trois sièges de la dernière rangée, les jambes repliées. Rainer est accroupi près de moi dans l'allée.

— Que se passe-t-il ?... Est-ce qu'on arrive bientôt ?

— Oui, bientôt, mais nous ne descendrons pas !

— Quoi ? Nous ne descendons pas ? Nous rentrons en Allemagne tout de suite ? Mais pourquoi ? Et notre séjour en Turquie ? dis-je péniblement en bredouillant affreusement.

— Un médecin qui était là t'a fait une injection. Il pense qu'il faut que tu rentres tout de suite en Allemagne.

— Mais qu'est-ce qui m'arrive ?

— Selon lui, tu as fait un AVC et tu as besoin de soins intensifs. Mais tout ira bien, j'en suis sûr !

— Les enfants, où sont-ils ? dis-je en redressant la tête pour les chercher du regard. Comment va Angelina ?

— Ils vont bien, ma chérie. Viens, allonge-toi. Voilà, je mets le coussin sous ta tête. Ce sera plus confortable.

Je laisse alors ma tête retomber et tente de respirer à fond. Tout est tellement invraisemblable. J'ai l'impression d'être la spectatrice d'un film dont je ne comprends pas le scénario. Mon corps, ma tête, rien ne

fonctionne plus correctement, et mon bras gauche me fait terriblement mal.

— Un AVC ? Pourquoi est-ce que j'ai fait un AVC ? Rainer ? Ce n'est... pas possible. Le médecin s'est peut-être trompé.

Rainer me sourit.

— Oui, c'est peut-être le cas. Nous verrons ce que les médecins de la clinique diront. Dors un petit peu. Tu as besoin de repos.

— Tu ramèneras... les enfants à la maison ? Si... je dois rester à la clinique ?

— Oui, bien sûr, je suis en vacances. Ne te fais pas de souci. Crois-moi, nous nous débrouillerons. Pense uniquement à toi, je m'occupe du reste.

Je souris. Je suis si heureuse qu'il soit là. Mais j'éprouve une terrible déception. Je viens d'avoir un accident vasculaire cérébral. J'ai du mal à y croire.

J'ai trente-neuf ans et je suis en parfaite santé. Cela doit être une énorme erreur. J'en suis sûre. Le médecin présent à bord a dû se tromper. Ah ! bravo, avec son diagnostic erroné, il m'a gâché, non, je veux dire, il nous a gâché notre merveilleux voyage !

Des images de plages magnifiques défilent devant mes yeux. J'étais si heureuse de partir en vacances, et maintenant, tout est fini. Qui sait quand je pourrai repartir dans le Sud ?

Espérons au moins que l'assurance annulation fonctionnera pour que nous soyons remboursés.

« Dans quelques minutes, nous commencerons notre descente vers Antalya... »

*Génial, pour moi, ce n'est qu'une escale.*

Je suis profondément déçue et je sens des larmes couler sur mes joues. La clinique au lieu de la plage. C'est très dur à avaler. Mais je me sens tellement faible...

\*

— Madame Emming, nos soupçons sont confirmés : vous avez fait un AVC qui a touché l'hémisphère gauche du cerveau. Tel que les choses se présentent, le médecin qui se trouvait à bord vous a sauvé la vie. Il a fait de son mieux compte tenu des circonstances.

Je suis allongée sur un lit d'hôpital et j'ai l'impression que ces phrases me parviennent à travers du coton. Je suis de retour sur la terre ferme. Moi, Kerstin Emming, petite, extrêmement mince, aux cheveux blonds et courts, dont chaque muscle du corps est exercé.

Je porte volontiers une tenue décontractée – jeans et sweat-shirt –, mais parfois aussi des escarpins et une minirobe. Je me maquille toujours et j'aime avoir les ongles vernis. Je me sens souvent submergée, dépassée et fatiguée, mais je suis une femme heureuse et active.

« Un AVC ! La vie sauve. De la chance... »

Ces mots trottent dans ma tête. Je suis trop jeune pour cela. Est-ce que j'ai failli mourir ?

— Vous allez rester un moment chez nous. Ensuite, nous trouverons une place pour que vous puissiez bénéficier d'une rééducation appropriée.

Je redeviens brutalement lucide :

— Une rééducation ? Non, je ne peux pas. J'ai...

deux enfants, dont il faut s'occuper. L'un des deux est... malade. Je dois rentrer dès que possible.

Mes phrases manquent de clarté et je balbutie.

Le médecin est un homme d'un certain âge, grisonnant, qui porte des lunettes foncées et toutes rondes. Il arbore une moustache amusante qui frémit lorsqu'il parle et me regarde d'un air sceptique.

— Je pense que vous devez d'abord récupérer. Et pour cela, il faut du temps. Alors, détendez-vous. Le reste, nous nous en occupons.

— Docteur, vous ne me comprenez pas !

Je m'efforce de poursuivre et je fais un immense effort pour formuler des phrases compréhensibles.

— Je ne peux pas suivre de rééducation... et je ne peux pas non plus rester ici. J'ai une fille qui est malade et qui... a vraiment besoin de moi.

Le médecin pose la main sur mon bras pour m'apaiser. Mais je m'en rends à peine compte.

— Quand pourrai-je sortir, d'après vous ?

Je continue de bafouiller.

— Madame Emming, reposez-vous, s'il vous plaît. Croyez-moi, c'est le mieux que vous puissiez faire pour votre fille.

Me reposer ! Je ne sais même plus quand cela m'est arrivé la dernière fois. Les gens vous disent toujours ça avec tant de légèreté. Mais il y a des périodes de vie durant lesquelles il n'y a même pas de place pour ce mot.

— Vous êtes ici entre les meilleures mains qui soient, poursuit le médecin. Pensez à vous. On va prendre soin de vous.

Il m'adresse un clin d'œil d'encouragement et me sourit.

Penser à moi ? Comment ? J'ai des responsabilités. Je n'ai pas pensé à moi depuis longtemps. C'était peut-être une erreur, et j'aurais dû écouter les signes plus tôt. Mais maintenant, il est trop tard. Je suis dans un lit d'hôpital et je peux à peine bouger.

Lorsque le médecin quitte la chambre, je m'efforce de retrouver mon calme d'une façon ou d'une autre. De la main droite, je m'empare prudemment d'une tasse de tisane à la camomille et bois à petites gorgées. Les souvenirs me reviennent en mémoire.

Je trouve que j'ai eu une belle enfance. J'ai grandi dans une ferme dans la région de la Ruhr, avec ma sœur Silvia, d'un an ma cadette. Nous avions beaucoup d'animaux. J'adorais particulièrement notre chienne Dora, de la race des bergers allemands, avec laquelle je pouvais jouer durant des heures. Je l'ai aimée de tout mon cœur, je l'ai nourrie et brossée, et je faisais en sorte qu'elle soit à mes côtés le plus souvent possible.

À l'époque, je disais que je souhaitais devenir vétérinaire, que je pourrais alors m'occuper de plein d'animaux. Cela faisait souvent sourire mon père.

— Tu peux commencer dès maintenant, me disait-il en me tendant le râteau pour que je nettoie les écuries. Peut-être voulait-il décourager ma vocation. Mais cela ne fonctionnait pas, car je m'acquittais volontiers de cette tâche.

J'étais tout simplement heureuse lorsque j'étais entourée de nos animaux.

Malheureusement, je ne suis pas parvenue à exercer la profession de mes rêves. Mes parents pensaient qu'après mon brevet des collèges, je devais entrer en apprentissage. C'est ainsi que je suis devenue coiffeuse, ce qui ne me déplaisait pas. J'ai fini par diriger un salon à Gelsenkirchen.

— Personne ne fait d'aussi belles coupes que toi, m'a complimentée un jour un jeune homme qui travaillait dans les mines.

J'étais très fière, et lorsqu'il m'a invitée à dîner dans une pizzeria, j'ai immédiatement accepté. Après un tel compliment, il m'aurait été difficile de refuser...

Notre histoire ne s'est pas arrêtée là. Je suis aussitôt tombée amoureuse d'Andreas. Six mois plus tard, nous officialisons notre relation.

— Ça ne va pas marcher, a murmuré ma mère à mon oreille trois minutes avant la cérémonie.

Elle nous servait de témoin et ne le trouvait pas « convenable ». Mais je ne voulais rien savoir. Comme toutes les filles, je ne voulais pas écouter ma mère.

J'avais vingt et un ans, je me trouvais très mûre et voulais absolument être indépendante – et ce que ma mère pensait m'était complètement égal. Pire encore, elle ne devait surtout pas avoir raison.

Quatre ans plus tard, notre fils Julian est venu au monde. J'avais désormais compris que ma mère n'avait pas complètement tort. Car Andreas buvait beaucoup. À quel point, je ne le savais pas. Cependant, cela suffisait à faire battre de l'aile notre couple. Chaque nouvelle gorgée d'eau-de-vie le rendait plus agressif.

Deux ans après la naissance de Julian, ne supportant plus de vivre auprès d'un homme alcoolique et incapable de se contrôler, j'ai mis fin à tout cela ! Après une violente dispute, je suis partie avec Julian.

J'étais désormais une mère célibataire, soulagée de ne plus avoir à supporter les désagréments de la vie avec mon mari, mais surprise que mon existence, partagée entre le travail et l'éducation de mon fils, soit désormais aussi difficile.

À l'époque, je ne savais pas que les choses allaient empirer.

— Bonjour, madame Emming, je dois vous réveiller un bref instant. Il est l'heure de prendre vos comprimés.

L'infirmière, Inge, se tient debout près de mon lit et me ramène en douceur à la réalité de mon présent.

— Vous ne m'avez pas réveillée. J'étais juste... plongée dans mes pensées. Quand on a du temps, beaucoup de choses... vous passent par la tête. Je dois y mettre de l'ordre.

L'infirmière rit.

— C'est vrai. C'est ce que me disent beaucoup de patients.

Elle continue de bavarder tout en remplissant de comprimés colorés les piluliers posés sur ma table de nuit.

— Cela me ferait du bien aussi de réfléchir et de remettre de l'ordre dans mes pensées. Mais je n'en ai pas le temps. Vous, maintenant, vous en avez la possibilité. Ce n'est pas le moment le plus facile, mais il faut en profiter.

Elle effleure mon bras pour m'encourager.

— Voilà, je m'en vais. Vous pouvez continuer de réfléchir et faire le tri. Bon courage !

— Ah ! vous savez, ce ne sont pas toujours les meilleures pensées qui remontent. Ce sont souvent les plus angoissantes.

— C'est vrai, admet l'infirmière, qui s'éloigne et se retourne pour me regarder une fois arrivée à la porte. Mais vous savez, les crises, on les surmonte. Et vous y êtes parvenue jusqu'ici.

Je soupire.

— J'espère que vous avez raison. Parce que jusqu'à présent, ma vie n'a pas été si facile. D'ailleurs, je viens de faire un AVC... à quarante ans.

Inge me sourit gentiment et revient vers moi.

— Oui, mais souvent cela se produit encore plus tôt. Souhaitez-vous en parler ?

Je secoue la tête.

— Non. Vous avez beaucoup à faire. Je vais réfléchir à tout ça. Nous verrons si je trouve des réponses.

Elle m'adresse un clin d'œil de connivence et me fait un signe de la main une fois près de la porte. Quelle infirmière adorable !

Je me remets à penser à ma vie, au moment où je me suis séparée d'Andreas. Six ans après mon mariage, tout était fini. Je vivais avec Julian dans un petit appartement à Gladbeck, je survivais grâce à un emploi à mi-temps et j'étais plutôt déçue de l'existence.

À l'époque, je pensais souvent à la phrase de ma mère : « Ça ne va pas marcher. » J'aurais dû l'écouter !

Mais en ce temps-là, ressasser le passé n'était pas plus utile qu'aujourd'hui. Je devais m'adapter à ma nouvelle vie, et c'était justement ma mère, qui ne

m'avait heureusement jamais reproché mon mariage malheureux, qui m'apportait son soutien.

En effet, après une période de séparation difficile, elle voulait que je recommence à sortir.

— Tiens, accompagne-moi au bowling, aujourd'hui, avait-elle insisté, un jour.

Et tiens, surprise : le fils de ses amis était là, lui aussi ! Il s'appelait Bernd, travaillait comme contre-maître dans un grand groupe de l'industrie chimique et cherchait justement une compagne ! Manifestement, ma mère le trouvait parfait pour moi et avait comploté avec ses parents. Mais je n'en savais rien. Je voulais simplement jouer au bowling et je suis tombée dans le piège qu'elle m'avait habilement tendu.

En effet, Bernd m'a énormément plu. Il avait cinq ans de plus que moi et se comportait exactement comme j'aurais aimé qu'Andreas le fasse. Il ne buvait pas, restait à la maison le soir et se montrait consciencieux dans son travail. De plus, il était tendre, patient, réfléchi, très responsable et me traitait avec une grande gentillesse. Un gendre idéal pour ma mère et un homme merveilleux pour moi.

Bernd et moi avons bientôt formé un couple, et, lorsque j'ai voulu de nouveau me marier sans attendre, cela n'a pas posé de problème à mes parents.

— Vous êtes parfaitement assortis. Cette fois, c'est pour la vie, s'est réjouie ma mère.

— Et tu sais désormais où tu vas, a ajouté mon père.

Ce qui a suivi ressemblait à une idylle. Nous nous sommes mariés en mai et nous avons aussitôt acheté un petit pavillon. Pour que nous puissions nous en sortir financièrement, les parents de Bernd se sont

installés avec nous. Nous nous sommes installés au rez-de-chaussée et mes beaux-parents dans le sous-sol aménagé.

— Comme ça, il y aura quelqu'un pour s'occuper de Julian et tu pourras continuer à travailler, a affirmé Bernd, triomphant, tout en m'adressant un sourire radieux.

Tout se passait à merveille et j'ai bientôt arrêté la pilule, me faisant une joie à l'idée de fonder une nouvelle famille. Mon existence était parfaite !

Mais ce tableau idéal n'a pas duré longtemps. Plusieurs ombres ont surgi au tableau. Tout d'abord, la grossesse tant désirée ne s'est pas déroulée comme prévu. J'ai fait une fausse couche au cours du troisième mois. Un matin, j'ai eu des saignements et éprouvé de douloureuses contractions. Plus tard, le gynécologue m'a dit que j'avais perdu mon bébé. J'en ai éprouvé une peine infinie et je ne suis pas retombée enceinte, ce qui a mis notre couple à rude épreuve.

De plus, ma relation avec ma belle-mère n'était pas simple. Elle se montrait extrêmement gentille avec moi et Julian depuis le début, mais s'immisçait constamment dans notre existence, insinuant dès que possible que je ne prenais pas assez soin de son fils.

Bernd n'était pas capable de se débrouiller seul et avait besoin de l'aide de sa mère pour tout. Et comme j'étais là, je devais désormais me conformer à ses habitudes. Dès le matin de bonne heure, il fallait préparer les vêtements qu'il porterait, lui servir telle ou telle chose à tel moment de la journée et, surtout, éviter de l'ennuyer avec une quelconque tâche domestique. Encore moins l'importuner avec l'entretien du jardin.

— Berni travaille tellement, répétait en permanence sa mère, me poussant chaque jour à tout prendre en charge et à ne jamais le mettre à contribution.

Je m'occupais aussi de Julian, faisais le ménage, entretenais le jardin, cuisinai, faisais les courses, et cela en étant constamment de bonne humeur, parce que Berni ne devait pas être contrarié.

— Il aime que l'on soit positif, répétait ma belle-mère.

Et je m'efforçais aussi de faire de mon mieux dans ce domaine et d'avoir toujours le sourire pour qu'il se sente bien.

Lorsque j'ai appris, au bout d'un an, que j'étais de nouveau enceinte, j'ai nourri l'espoir que notre existence ne tourne plus uniquement autour de la satisfaction des besoins de mon mari.

Cela a été le cas. Toute la famille était enchantée et Bernd s'est montré encore plus attentionné. Il était adorable, ne me laissait aller travailler qu'à contrecœur, craignant que je ne prenne des risques, et rien ne le préoccupait plus au monde que l'arrivée de notre bébé.

Pourtant, ma grossesse ne s'est pas déroulée sans complications. Comme la première fois, j'ai de nouveau souffert de terribles douleurs. Mais cette fois, elles ne sont survenues qu'au cours de la vingt et unième semaine. Cela m'a complètement bouleversée. À titre préventif, j'ai aussitôt été hospitalisée et j'ai dû rester alitée. J'avais très peur de perdre à nouveau mon enfant et le fait d'être placée sous surveillance médicale me rassurait.

Bernd me rendait visite chaque jour après le travail et tentait de me distraire.

— Cette fois, tout ira bien. Je le sens, répétait-il, ce qui me redonnait courage. Nous allons avoir un enfant magnifique. Sois encore un peu patiente.

J'ai tenu bon, jusqu'au moment où j'ai senti, un matin, une douleur lancinante. Aussitôt après, mon lit était trempé. Je savais ce que cela signifiait : la poche des eaux s'était rompue quatre semaines avant la date d'accouchement prévue.

Affolée, j'ai appuyé sur le signal d'alarme. Quelques instants plus tard, deux infirmières sont arrivées dans ma chambre. Tout s'est passé très vite. Une obstétricienne a accouru. J'ai été transférée en salle d'accouchement. Je pleurais, car j'avais très peur de revivre une catastrophe et de perdre de nouveau mon bébé. J'ai aussitôt reçu une injection d'ocytocine pour déclencher l'accouchement et Bernd est arrivé peu de temps après, très stressé. Quelqu'un était allé le chercher à son travail.

Les heures qui ont suivi ont été très pénibles, car je n'avais absolument aucune contraction.

— Vous devez bouger, m'a conseillé l'obstétricienne.

J'ai alors gravi et descendu l'escalier de la clinique au bras de Bernd. Malgré tout, je n'ai pas eu de contractions.

Lorsque j'ai de nouveau été placée sous monitoring fœtal, j'ai remarqué une tension croissante.

En salle d'accouchement, les événements se sont précipités. Je me suis aperçue que tout le monde semblait terriblement démuni. Nous étions un dimanche, l'équipe médicale était réduite, et trois autres femmes étaient sur le point d'accoucher.

— Les battements du cœur du bébé sont faibles, m'a informée avec concision l'obstétricienne.

— Faites-moi une césarienne, l'ai-je presque implorée.

Mais elle a secoué la tête.

— Essayons d'abord par les voies naturelles.

Une phrase, et elle s'est de nouveau évaporée.

— Mais...

J'ai voulu insister, puis Bernd m'a pressé la main.

— Chut, a-t-il murmuré. Laisse, elle sait ce qu'elle fait.

Je n'en étais déjà plus si sûre depuis un long moment, mais je n'ai pas voulu dramatiser. Peut-être devait-elle intervenir en urgence auprès d'une autre femme. Pourtant, je me suis sentie délaissée alors que j'avais très peur et, ayant perdu confiance, j'ai imaginé le pire.

Bernd m'a rassurée :

— Ce sont des spécialistes. Tu es en de bonnes mains. Tu peux leur faire confiance.

J'avais on ne peut plus envie de rester confiante, mais la pagaille qui régnait ne m'y incitait pas.

La douleur que j'ai ressentie quelques instants plus tard m'a presque coupé le souffle. J'ai pensé un bref instant que j'allais mourir.

J'avais déjà un enfant. J'avais également accouché de Julian par les voies naturelles, et cela avait été douloureux. Mais cette fois-ci, c'était différent. C'était d'une grande brutalité.

— Que se passe-t-il avec mon bébé ?

Je gémissais plaintivement parce que je ne savais comment endurer ce calvaire. Bernd me serrait contre lui et pleurait. Il souffrait avec moi.

Lorsque la douleur a enfin diminué, j'ai espéré que mon enfant était sur le point de naître.

Je me suis réjouie trop tôt. Un très long moment s'est encore écoulé avant la naissance. Des heures de douleurs, ponctuées par mes cris et mes gémissements, et les paroles affectueuses et apaisantes de Bernd. Il me caressait, repoussait mes cheveux sur mon front trempé de sueur et me répétait combien il m'aimait et aimait le bébé.

Pendant tout ce temps, le personnel de la clinique s'est agité fiévreusement autour de moi. Mais j'étais bien trop épuisée pour observer ou analyser ce qui se passait. Je souhaitais simplement que toute cette effervescence retombe.

Pourtant, tout cela n'a pris fin qu'après une violente contraction, qui surpassait en intensité celles qui avaient précédé : le bébé est enfin sorti.

Quelques instants plus tard, j'ai pu tenir mon enfant dans mes bras. Trente-six heures s'étaient écoulées depuis que j'avais appuyé sur l'alarme.

J'étais complètement épuisée et j'aspirais seulement à me laisser aller complètement. Mais j'ai pris ma petite fille dans mes bras ; je voulais serrer cet être minuscule contre moi, le caresser et l'embrasser. Elle était toute petite et adorable, couverte d'un fin et doux duvet blanc.

Mais son visage a attiré mon attention. Malgré mon épuisement, j'ai de nouveau éprouvé une frayeur. Il était bleuâtre.

Le médecin qui se tenait près de moi a semblé lire dans mes pensées.

— Cela arrive lorsqu'un accouchement a été très long, m'a-t-il dit d'un ton apaisant en reprenant ma petite fille.

Elle était si délicate qu'elle devait être placée en couveuse pendant un certain temps. J'ai aussitôt cessé de m'inquiéter pour la couleur de son visage puisque cela était apparemment sans gravité.

J'ai regardé en souriant le médecin s'éloigner avec mon enfant dans les bras. J'étais rassurée.

— Je te suis tellement reconnaissant. Tu as vraiment été à la hauteur, a soufflé Bernd à mon oreille.

Il m'a embrassée sur le front. J'étais heureuse et je me suis endormie avec béatitude. Ma vie était enfin devenue un rêve.

\*

Nous avons baptisé notre petite fille Angelina. C'était le bébé le plus sage du monde. Elle ne criait pas, dormait beaucoup et, lorsqu'elle ouvrait les yeux, elle me fixait toujours calmement.

Julian était très différent. C'était un enfant agité et bruyant, qui m'avait laissé très peu de répit au début. En revanche, Angelina se faisait à peine remarquer. Elle était si paisible que le matin, je pouvais m'occuper tranquillement de Julian avant de la sortir du lit.

— Vous avez de la chance, avec cet enfant, nous a avoué ma belle-mère au bout de quelques jours. On ne l'entend presque pas. Je n'ai encore jamais vu de bébé aussi calme.

— Attendez, ça ne devrait pas durer, ai-je répondu.

Pourtant, rien n'a changé. Angelina restait anormalement calme, beaucoup trop calme. Cela m'a particulièrement frappée lorsqu'elle a été vaccinée.

Pendant que j'attendais notre tour, la tenant dans mes bras, j'ai entendu le cri déchirant d'un autre jeune patient qui nous précédait. Je m'attendais alors à ce que ma fille proteste aussi bruyamment. Mais Angelina n'a même pas émis un son au moment de la piqûre.

— En voilà une petite fille sage et patiente ! Je voudrais avoir davantage de patients comme elle, a déclaré le pédiatre.

Ma minuscule princesse était demeurée si imperturbable que c'était difficile à croire. C'est à cette occasion que je me suis demandé pour la première fois si elle était réellement de nature très calme ou si elle avait un problème.

— Elle ne tient pas ça de moi, docteur, ai-je répondu doucement, espérant par cette phrase anodine soulager ma propre inquiétude.

Le pédiatre a deviné ce que je ressentais.

— Ne vous inquiétez pas, madame Emming. Plus tard, vous vous souviendrez volontiers de cette période paisible. Bientôt, votre fille vous en fera voir de toutes les couleurs. Profitez-en, tant qu'elle est encore aussi équilibrée et épanouie.

J'ai souri, caressé la joue de ma petite fille et me suis réjouie de ces paroles.

— Vous savez, tous les enfants n'évoluent pas au même rythme. Angelina est une enfant prématurée et

elle a un léger retard de développement. Mais cela va s'arranger. Soyez patiente. Elle va le combler.

— J'aimerais le croire, docteur, ai-je répondu, reconnaissante.

Pourtant, j'éprouvais encore une grande incertitude et j'ai donc insisté :

— Mais regardez ses mains. Elle les bouge à peine. Cela m'inquiète souvent.

Le médecin a saisi délicatement les petits doigts et fait pivoter lentement le poignet dans un sens, puis dans l'autre.

— Je ne vois rien d'anormal. Mais ne manquez pas le prochain rendez-vous. Je l'examinerai de nouveau.

— Elle ne marche pas non plus à quatre pattes, ai-je poursuivi. Docteur, ce n'est pas normal.

— Mais si, mais si, a une fois de plus tenté de me rassurer le médecin. Les enfants se développent suivant des rythmes très différents, souvent par à-coups. Ne vous inquiétez pas.

Lorsque j'ai rhabillé Angelina, quelques instants plus tard, je ne me sentais pas pour autant rassurée. Je n'étais pas certaine que ma fille fût en bonne santé. Mais je doutais également de mon ressenti.

— Tu vois souvent tout en noir, me disait mon père, autrefois.

Je n'avais peut-être pas changé. Et il fallait que cela cesse...

— Tu ne devrais pas te faire autant de souci, me conseillait également Bernd. Lorsqu'on a des enfants, il faut rester positif.

Il avait raison. Je devais arrêter d'être d'humeur

négative et plutôt penser de manière positive en me montrant confiante.

Au cours des semaines suivantes, j'ai chanté plusieurs fois par jour sa chanson préférée à Angelina : *Tous les oiseaux sont déjà là*. Elle l'aimait particulièrement.

C'est du moins ce que je pensais, même si elle ne bougeait pas en l'entendant. Elle était encore si petite. Mais bientôt, cela changerait, et elle chanterait avec moi, sans aucun doute.